



HAL
open science

Les festivals punk-féministes

Louise Barrière

► **To cite this version:**

| Louise Barrière. Les festivals punk-féministes. 2020. hal-02549938

HAL Id: hal-02549938

<https://hal.science/hal-02549938>

Submitted on 21 Apr 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Intervention de vulgarisation scientifique sur les festivals punk-féministes

Festival Nothing To Prove – Orléans, janvier 2020

L. Barrière.

Aujourd'hui je vais évoquer, par le biais de cette intervention, des réseaux de festivals qui s'inspirent au départ du mouvement punk-féministe des Riot Grrrls et qui prend le nom de Ladyfest. Avant toute chose, je vais donc commencer par rappeler brièvement ce que sont les Riot Grrrls et les Ladyfest. Les Riot Grrrls, tout d'abord, composent un mouvement qui naît, aux États-Unis, dans les années 1990s, d'une volonté d'encourager la participation des femmes au sein des scènes indie, punk et punk hardcore. Elles vont dans un premier temps diffuser leurs idées via quelques groupes et une grosse production de fanzines.

Les Ladyfest constituent un autre réseau, à l'origine duquel nous trouvons un premier un festival éponyme, organisé à Olympia, dans l'état de Washington en 2000, lequel suit un but similaire à celui des Riot Grrrls. Le programme est composé de débats, d'ateliers, de concerts. Ce modèle va faire des émules à l'international. Ma thèse s'intéresse donc à la reproduction, au développement et aux évolutions de ces festivals en France et en Allemagne (à partir de 2003 jusqu'à aujourd'hui).

Au fil de ces années ces mouvements vont aussi s'ouvrir aux questions LGBT et Queer.

Pour résumer, je reprends par exemple le descriptif de la [Ladyfest Heidelberg](#) (un festival allemand), qui est organisé depuis maintenant 6 ans, et qui dit :

« La Ladyfest Heidelberg, c'est un festival féministe.

→ C'est-à-dire que dans beaucoup de festivals et d'événements, les hommes sont au centre (des activités de production, de la programmation, etc.)

À la Ladyfest, nous voulons mettre les femmes au centre, mais aussi les personnes homosexuelles et les personnes trans »

Personnellement, j'ai travaillé sur environ 150 festivals organisés en France et en Allemagne entre 2003 et aujourd'hui donc. Pour ce faire, j'ai consulté des archives, notamment pour les événements que je n'ai pas pu visiter et j'ai observé en direct environ cinq festivals par an depuis 2017. Au cours de ces observations, j'ai une position ambivalente de chercheuse, parfois d'organisatrice, et parfois de musicienne.

Ce sont des festivals entièrement amateurs et DIY, qui prennent généralement place dans des lieux alternatifs qui sont le reste du temps également investis par la scène punk locale.

Cependant, les problématiques que ces festivals soulèvent ne sont pas spécifiques aux scènes underground.

En avril 2019, plus de 700 femmes, employées à des postes variés de l'industrie musicale, signent [le manifeste FEMM](#) (Femmes Engagées des Métiers de la Musique). Elles dénoncent des agressions, une invisibilisation de leur travail, ou encore un plafond de verre empêchant leur progression. Le sexisme, comme l'[homophobie](#) ou la [transphobie](#)¹, sont maintenant des problèmes bien connus des industries musicale et culturelle. Ils touchent tous styles de musique : [savante](#), [jazz](#), ou [rock](#), et concerne aussi bien les professionnels, que les amateurs – et ce, [dès l'adolescence](#) !

Après avoir établi ces constats, il s'agit maintenant d'y remédier. Mais comment ?

De ces analyses, j'ai tiré un ensemble d'idées et de conseils qui sont facilement adaptables à des événements amateurs comme professionnels.

Objectif 1 : Changer les représentations

Les festivals que j'étudie construisent en général des programmations composées exclusivement ou majoritairement de femmes ou de personnes LGBT (Lesbiennes – Gays – Bisexuels - Transgenres) ou queer, afin de favoriser leur visibilité. S'inspirer de ce type de programmations permettrait déjà d'avancer vers une organisation plus équilibrée. Pour ce faire, trois idées :

Une programmation plus paritaire, qui montre des femmes occupant des postes variés (différents types d'instruments, de styles de musique, etc.)

Cette mesure permet de contrecarrer le cliché de la femme qui serait soit groupie, soit chanteuse.

Dans les Ladyfest, les groupes programmés présentent différentes configurations. On a des groupes mixtes, des groupes non-mixtes, des artistes solo, des DJ, etc. Il faut en outre noter que si je parle de « festivals punk féministes », c'est un raccourci de ma part, car ces festivals programment aujourd'hui des styles de musiques variés. Du punk bien sûr, mais aussi du rap, des musiques électroniques, de la folk, etc.

Tous styles confondus, si je prends la répartition genrée des instruments les plus joués, pour les festivals punk-féministes allemands entre 2003 et 2018, j'ai par exemple :

¹ Pour SOS Homophobie, la transphobie désigne « les marques de rejet, de discrimination et de violence à l'encontre des personnes trans ». Selon la définition d'Emmanuel Beaubatie dans l'Encyclopédie critique du genre, les personnes trans sont « des personnes qui ne se reconnaissent pas dans le sexe qui leur a été assigné à la naissance et entreprennent d'en changer ». Ce « changement », appelé transition, peut être social (changement de prénom et de pronoms) ou médical (hormonal, chirurgical).

31 % d'hommes bassistes, contre 69 % de femmes.

Idem à la batterie.

27 % d'hommes guitaristes, contre 73 % de femmes.

28 % d'hommes claviéristes, contre 72 % de femmes.

Et pour les voix :

En termes de voix principale : 7 % d'hommes pour du chant clair, et 93 % de femmes.

12 % d'hommes pour du chant saturé et 88 % de femmes.

En matière de chœurs, on a cette fois 18 % d'hommes et 82 % de femmes.

L'idée étant ici d'affirmer qu'on ne peut pas dire ou sous-entendre, comme on le voit souvent, qu'on ne programme pas de femmes musiciennes car « il n'y en a pas ».

C'est en fait une idée déjà un peu suivie par l'industrie musicale, puisqu'on voit émerger des festivals comme Les Femmes s'en mêlent, qui ont pour objectif de valoriser le travail musical féminin. Cependant, cela reste en soi insuffisant, car les femmes musiciennes ne sont pour autant pas protégées du sexisme.

Programmer des artistes (hommes ou femmes) porteurs d'un discours féministe ou anti-sexiste.

Dans les rares cas où les festivals féministes que j'étudie ne trouvent pas d'artistes femmes ou queer à programmer, ceux-ci se tournent vers des groupes masculins néanmoins porteur d'un discours progressiste en matière d'égalité des genres. Ce discours peut être tenu sur scène, dans les paroles des chansons, mais il peut aussi être exprimé au quotidien. Cela permet de diffuser des idées plus positives dans les médias, et participe d'une certaine manière à l'éducation du public.

Proposer aux femmes des stages de découvertes ou des ateliers afin de les familiariser avec des postes auxquels elles sont sous-représentées (jeu de certains instruments, ingénierie du son, etc.)

Si placer des femmes sur scène ou à des positions clés peut susciter des vocations, cela ne suffit pas. Il faut ensuite donner le moyen à d'autres de suivre leurs traces. Les festivals de musiques féministes proposent ainsi de nombreux ateliers de technique ou création musicale par exemple.

Cela peut être des ateliers très « classiques » où l'on apprend à jouer d'un instrument ou bien où l'on apprend à jouer en groupe avec d'autres participants-participantes.

Personnellement, j'avais proposé à quelques festivals un atelier de musique plutôt axée « noise », où on bricolait des tapes loops (c'est-à-dire des K7 qui tournent en boucle), sur lesquelles on enregistrerait des sons (assez courts, une dizaine de secondes) – ça pouvait être des cris, des mots, des bruits ambiants, etc. – et à partir de ça, en branchant des walkman sur une table de mixage avec des

pédales d'effet, on essayait de créer un morceau. L'avantage de faire ça autour de la noise c'est que les participants-participantes n'avaient pas besoin d'avoir la moindre connaissance musical, ni même le sens du rythme ou quoi que ce soit, c'était donc moins intimidant. Et comme c'était fait sur la base d'un medium qui ne coûte pas grand-chose – la K7 – on pouvait se planter et réessayer autant de fois qu'on voulait, et si certaines personnes accrochaient à l'idée elles pouvaient même reproduire le système chez elle à moindre coût.

Objectif 2 : Prévenir les violences

Une [étude menée à l'Université de Durham](#) mentionne que 30 % des femmes affirment avoir été harcelées à un festival, et 10 autres pourcents sexuellement agressées. Qu'elles touchent des hommes ou des femmes, des membres du public ou des artistes, ou qu'elles aient lieu dans le cadre de relations professionnelles, différents dispositifs peuvent être mis en place pour éviter ces violences.

Fournir de la documentation pédagogique à libre disposition du public

Fournir au public de la documentation pédagogique est une autre manière de « l'éduquer » afin de faire changer les mentalités. Les concerts des festivals féministes s'accompagnent ainsi souvent de tables de presse. Certains des festivals que j'ai observés proposent des fanzines à l'entrée, pour expliquer leur fonctionnement par exemple, ou renseigner les participants et participantes sur les pronoms neutres, etc.

Cependant, on peut penser que seuls les personnes déjà intéressées par la question se pencheront sur cette documentation...

Instaurer et diffuser des chartes d'utilisation des lieux qui s'opposent à toute forme de violence sexiste/sexuelle.

« Pour que chacun-e se sente bien et respecté-e, nous souhaitons que chaque participant-e au festival essaye de garder conscience de ses privilèges (genre, classe, race, validisme²) et soit très attentive aux autres, à leur parole et leurs besoin pour ne pas reproduire des violences ou des oppressions. »

Mentionne une affiche diffusée à divers points stratégiques du festival « LaDIYfest » de Strasbourg. En effet, les festivals qui m'intéressent mettent souvent en place ce type de chartes d'utilisation des lieux définissant la bonne conduite du spectateur et les attitudes à adopter en cas de problème.

2 Le terme « validisme » désigne les discriminations ou préjugés à l'encontre des personnes en situation de handicap.

Ce type de charte est généralement affiché à des endroits stratégiques de passage dans les lieux du festival, par exemple à l'entrée, aux toilettes, et puis de manière générale un peu partout où il y a de la place pour être sûr qu'elle soit visible et lue par le public.

La charte de la Ladyfest Strasbourg évoque notamment une volonté d'éduquer le public et de responsabiliser l'ensemble des personnes présentes quant à ce qui peut se passer dans le festival si l'on ne fait pas attention les uns aux autres et si on ne respecte pas les limites de chacun ; qu'il s'agisse d'agressions sexuelles (qui peuvent également survenir dans un cadre féministe et queer comme le rappelle cette fameuse charte), ou d'agressions physiques ou verbales. Il s'agit donc de trouver des pistes concrètes « pour ne pas reproduire de violences ou d'oppression » ou pour les contrer rapidement.

La charte de la Ladyfest Karlsruhe rappelle aussi des principes similaires, tels que :

« Faire attention à ses limites et aux limites de chacun ;

Ne tolérer aucune forme de violence (physique, émotionnelle, morale) et prendre position en soutien aux victimes si l'on est témoin de ce genre d'agissements au sein du festival, ou alerter l'équipe de prévention ;

Respecter les noms et pronoms par lesquels chacun souhaite être désigné»

Je reviendrai dans un instant sur les équipes de prévention, je vais d'abord faire un point sur les pronoms. Comme ce sont des festivals qui accueillent des personnes trans ou non binaires, la question du respect des prénoms et pronoms choisis de chacun-chacune est souvent mise en avant. Les participants-participantes sont invités à les afficher sur une étiquette collée sur leurs vêtements ; et quand ce n'est pas le cas ils sont invités à demander aux gens par quels pronoms ils souhaitent être désignés.

Dans une perspective « queer », on n'utilise d'ailleurs pas seulement les pronoms féminins et masculins traditionnels mais on « crée » aussi des pronoms neutres afin de brouiller la binarité de genre dans le langage. En français, on a par exemple le pronom « iel », qui est un mélange entre « il » et « elle » ; mais ce n'est pas le seul –même si je pense que c'est le plus utilisés.

Ce sont aussi ces types de recommandations que l'on peut trouver dans les fanzines que j'évoquais tout à l'heure.

Former des équipes de prévention et de médiation facilement identifiables par le public

Lors de mes recherches, j'ai constaté que certains festivals composaient des équipes de prévention et de médiation afin de gérer les potentiels conflits, notamment liés à des soucis de discrimination. Ils sont également responsables de la prise en charge des victimes de violence de toute sorte. Leurs membres sont identifiables facilement par le port d'un brassard ou d'un vêtement dédié, et sont également joignables par téléphone. De cette manière, ils peuvent agir à la demande dans la salle, mais également aux abords du festival.

Des procédés similaires ont déjà été expérimentés par des événements de grande envergure, comme le [festival Coachella](#). Cependant, la question ne concerne pas uniquement les agressions sexuelles, mais doit également prendre en compte la violence verbale par exemple.

Former le public à mieux gérer les situations de violences et de discriminations

En proposant des sessions de formations ouvertes à tous, public y compris (et non uniquement aux professionnels du secteur), on contribue à responsabiliser tout le monde aux situations de violences et de discriminations.

L'ensemble de ces idées rejoint finalement les quelques [recommandations](#) énumérées par un groupe de chercheurs et chercheuses de l'Université de Leeds. Avoir pu observer la mise en place de stratégies similaires dans un ensemble de festivals à visée ouvertement féministe (et avoir pu comparer l'atmosphère générale de ces événements avec celle des concerts que je fréquente le reste de l'année !) me permet de témoigner de l'efficacité de ces directives.

Outre mes observations, une enquête en cours que je mène auprès des participant-e-s des festivals souligne que ces événements sont souvent considérés comme des « safe spaces », des espaces sûrs où l'on « peut danser librement ». S'il est par contre impossible à ce jour de garantir la sécurité totale du public en matière de violences sexistes ou sexuelles, les enquêté-e-s ayant subi des déconvenues avec un autre participant mettent cependant en valeur la réactivité et la capacité de leurs pairs à gérer la situation.

Enfin, pour conclure, je voulais aussi signaler que les Ladyfest ne sont pas **que** des festivals de musique, mais qu'ils tissent aussi des liens avec différentes formes de mobilisation ou de collectifs féministes et Queer.

La Ladyfest de Berlin de 2011 appelait par exemple ses participants-participant-e-s à rejoindre la Slutwalk qui était organisée la même semaine.

Au festival Et Biiim de Lille, en 2014, on avait reçu un appel à participer à une manifestation de nuit non-mixte.

En Allemagne, les festivals montent beaucoup de partenariats avec d'autres associations, comme Hollaback, une association de lutte contre le harcèlement. Ces partenariats peuvent prendre différentes formes : tables de presse pendant les concerts, actions communes, etc.

Les collectifs qui organisent les festivals forment aussi parfois des cortèges pendant des manifestations féministes (8 mars, etc.) ou les marches des fiertés.

Et dans la mesure où c'est un milieu qui reste majoritairement blanc, même s'il se revendique souvent d'un « féminisme intersectionnel », je pense que cette idée de création de partenariats serait une bonne idée pour surmonter ce problème aussi... On le voit par exemple à Londres où deux groupes organisateurs de festivals punk, celui du Bent Fest qui est plutôt orienté vers les questions queer, et celui du Decolonise Fest qui est plutôt orienté vers les questions de racisme, s'unissent souvent (et avec succès) pour organiser des événements croisant ces deux dynamiques.